

FINANCES

LES GRANDS PROBLEMES ECONOMIQUES.

Les responsabilités de la crise d'après-guerre. — Conclusions de l'enquête sur les relations industrielles. — Impressions de M. Frank-L. Pauzé.

On veut voir, et certes non sans raison, dans les revendications du prolétariat organisé, une des causes principales de cette crise douloureuse d'après guerre que le pays traverse. Mais on oublie de mettre en regard les exigences du patronat qui en constituent une autre non moins importante. En sorte que, pour être juste, il faudrait que le consommateur également s'en prenne à l'ouvrier et au patron, du mal dont il souffre. Surtout il ne devrait pas oublier que le capital et le travail sont à la base même du grand problème économique dont la solution constitue sa préoccupation constante. C'est ce qu'a pensé le gouvernement en constituant cette Commission des Relations Industrielles dont les rapports, de majorité et de minorité, viennent de paraître à la Gazette Officielle. Mais ces documents à conclusions opposées sont de par leur nature même, secs, compassés et au surplus pas très clairs. Ils s'adressent bien à la fois à la raison, mais pas du tout au cœur de celui qui doit les parcourir. Ils ne contiennent aucun de ces aperçus, aucune de ces impressions personnelles, qui, par la mise en valeur saisissante d'un détail pittoresque, permettent d'apercevoir d'un coup, une question toute entière.

M. Frank-L. Pauzé a fait partie de cette Commission dont il a signé le rapport de minorité. A son titre d'ancien président de la Chambre de Commerce et de chef d'industrie, nul plus que lui n'avait de compétence pour nous parler de cette question à laquelle sont liés les intérêts les plus profonds du pays, à laquelle tient son avenir économique même. A son titre surtout de gérant de la maison de banque et de change L.-G. Beaubien & Cie, M. Frank-L. Pauzé offre des garanties d'impartialité que d'autres offriraient difficilement peut-être, puisqu'il est maintenant placé en dehors du débat et libre d'exprimer en toute franchise sa pensée. Les aperçus personnels qu'il a donnés au reporter du "Prix Courant" n'étonneront que davantage le lecteur, puisqu'on pouvait les supposer tout autres.

—Je tire de cette enquête que mes collègues et moi avons poursuivie dans toutes les régions de notre vaste pays, des conclusions ou plutôt des impressions qui m'étonnent moi-même. Certes, au retour, mes idées sur le problème que présentent le capital et le travail, ne sont pas ce qu'elles étaient au départ. J'ai beaucoup écouté au cours de notre

enquête, j'ai entendu bien des choses et j'en ai retenu quelques-unes. J'ai longuement réfléchi aux réponses que l'on m'a faites et je crois avoir appris à mieux connaître les ouvriers canadiens qui dans l'ensemble sont de très braves gens.

—Je vous dirai sans détour que les ouvriers n'ont pas tort d'exiger des patrons qu'ils leur fassent la vie meilleure. Que ceux qui estiment exorbitantes leurs revendications apprennent eux-mêmes ce que c'est que de travailler manuellement huit heures d'affilée: ils viendront me dire ensuite si les ouvriers ont tort de ne pas vouloir travailler davantage chaque jour. Qu'ils supputent le prix des choses et qu'ils viennent ensuite m'affirmer à moi que même avec le salaire qu'il réclame l'ouvrier vivra dans le luxe.

—Enfin, je dirai que tout n'est pas mauvais en soi dans le bolshévisme, pas plus du reste que l'alcool et la dynamite. Le tout est de s'entendre sur l'usage qu'on en fait et de savoir entre les mains de qui ces choses dangereuses sont mises. De même je dirai que les grèves elles-mêmes sont de ces malheurs dont on dit qu'ils sont en somme bon à quelque chose.

—J'estime qu'on ne devrait pas interdire à grand vacarme la littérature bolshéviste, quitte à la laisser circuler en secret, mais plutôt mettre en regard les théories saines et raisonnables dont chacun reconnaît la justesse. Des grèves je dirai qu'elles permettent souvent à l'ouvrier de comprendre qu'en faisant du mal au patron, il s'en fait à lui-même, et que si le patron a besoin de lui, l'ouvrier, réciproquement, a besoin du patron. De là à lui faire comprendre que le travail et le capital ne sont pas ennemis mais associés, qu'ils doivent travailler en bon accord à la prospérité de tous, il n'y a qu'un pas, qu'on doit avant tout s'efforcer à franchir.

—Les grèves, les assemblées tumultueuses, les discours révolutionnaires, je n'y vois pas une menace à l'ordre de chose établi, mais plutôt une soupe de sûreté qu'il faut laisser jouer à grand bruit de temps en temps.

—J'estime avec les ouvriers qu'ils sont parfois exploités par leurs patrons, mais j'estime avec ceux-ci que les ouvriers sont souvent odieusement trompés par leurs chefs dont la plupart sont des politiciens. Au lieu de leur parler de leurs "droits" que chacun reconnaît du reste, et moi tout le premier, il faudrait quelquefois leur parler de leurs devoirs. On devrait leur mettre sous les yeux la conséquence de leurs actes, parfois impulsifs. Au lieu de leur parler comme à des enfants que l'on trompe, on devrait leur exposer comme à des hommes de cœur et de sens qu'ils sont, les grands problèmes de l'heure présente, leur exposer la crise dans toute sa gravité que le pays traverse.

Voilà ce qu'il faudrait à mon sens dire à l'ouvrier. Il ne resterait plus ensuite qu'à se tourner vers le capitaliste, à lui parler sur le même ton, mais dans une autre gamme.